

LA FEMME TRUQUÉE

AVERTISSEMENT

Cette édition de *La femme truquée* ne peut pas être considérée comme une réédition pure et simple du roman homonyme qui a connu une première publication en 1980 dans la collection « Fantastique-Science-fiction-Aventures » des Nouvelles Éditions Oswald. En relisant le texte, il m'a en effet paru évident qu'il me fallait non seulement corriger les multiples coquilles et gommer les nombreuses scories, mais aussi en modifier quelque peu le fond et en améliorer la forme.

Tel quel, c'est donc presque d'un nouveau roman dont il s'agit, même si les lecteurs de la première édition pourront y retrouver de très grandes similitudes.

Je tiens à préciser par ailleurs, comme je le fis lors de l'édition Oswald, que les phases 1, 2 et 3 de la seconde partie de ce roman intitulée *De l'autre côté du miroir* ont été écrites à partir de trois nouvelles parues dans les numéros 244, 247 et 274 de la revue *Fiction* entre 1974 et 1976 sous le pseudonyme de Guy Scovel.

*Vous comprendrez, dit-il, que vous lutterez dans l'obscurité.
Vous serez toujours dans l'obscurité.
Vous recevrez des ordres et vous y obéirez sans savoir pourquoi.*

George Orwell, 1984

Première partie : D'un certain côté du miroir

Vile citadine, je vois que tu aimes sentir le fouet sur ton derrière ! Or, je te préviens que si tout de suite tu ne cesses tes pleurs qui m'importunent et les paroles que ta langue insolente ose répondre devant ma face, je te prendrai la langue avec mes doigts, et je te la couperai et je te l'enfoncerai au milieu de ta chose entre tes cuisses !

Histoire du Roi Omar-AI-Néman 55^{ème} Nuit
Le Livre des Mille et Une Nuits
traduction par le D^r J.-C. Mardrus

1

18 juin 2191, aux alentours de dix-neuf heures...

Noémie fut éclaboussée par les échos de la rafale au moment même où elle dépassait les ruines de l'ancien pont de la Tournelle. Un pur réflexe la jeta sur le sol glissant du trottoir. L'instant d'après, elle devinait que le tireur se trouvait en fait sur la même rive qu'elle et s'en prenait à une cible aperçue dans les décombres de l'île Saint-Louis. Elle se redressa lentement, hésita à s'essuyer les mains au tissu de la robe et préféra finalement patienter jusqu'à son domicile pour débarrasser ses paumes des traces de boue.

L'homme était embusqué à une cinquantaine de mètres en amont, à l'abri d'une murette qui surplombait les ports désaffectés. Il portait la tenue gris-acier des francs-tireurs et son arme – une carabine au canon télescopique – était couplée à un appareil photo numérique grâce auquel il pourrait réclamer la prime s'il avait eu le bonheur de faire mouche.

Tandis qu'elle se rapprochait de lui, Noémie s'interrogea une nouvelle fois sur les motifs qui poussaient certains citadins des deux bords à rejoindre les îles : elle ne trouva pas de réponse satisfaisante. La nostalgie du passé ? Le jeu n'en valait certes pas la chandelle car il ne restait plus rien des constructions qui s'élevaient jadis entre les rives de la Seine. Les bombardements, les raids et le pillage avaient peu à peu réduit la Cité à l'état de chantier abandonné, puis en un vénérable dépôt d'ordures que le temps avait ensuite transformé en monticules informes d'où jaillissaient par endroits un pan de mur ou une flèche de métal rouillé. Et Saint-Louis ne valait pas mieux. Les Nexistants, suicidaires avoués, auraient pu constituer, *a priori*, des sujets volontaires pour les tireurs d'élite, mais leur doctrine s'opposait à une démarche de ce genre : leur doctrine et leur tempérament. Le côté spectaculaire d'une tentative d'abordage des îlots et la mort anonyme que réservait forcément l'opération ne cadraient absolument pas avec l'idéologie négativiste de ces résistants dont le comportement tenait du quiétisme corporel pur et simple jusqu'à la décision suprême de la mort au grand jour. Alors ? Des asociaux, fugitifs d'un bloc ou de l'autre ? Des commandos d'infiltration ? L'explication n'était pas admissible non plus pour des dizaines de raisons dont la principale résidait dans le simple fait que les îles étaient continuellement sous surveillance. Finalement, Noémie haussa les épaules et chassa de son esprit ces préoccupations sans motif. Après tout, en quoi cela la concernait-elle ? Elle ne se connaissait aucun ami chez les francs-tireurs, ne songeait pas davantage à fuir et n'avait pas de sympathie particulière pour les promunos.

En arrivant à hauteur du guetteur armé, elle risqua un coup d'œil vers son abri, de l'autre côté de la rue. Le profil de l'homme ne lui révéla rien mais quelque chose d'un sourire lui fit comprendre qu'il avait dû faire mouche. Un frisson lui parcourut le dos. Comment se pouvait-il que la mort d'un individu procurât un quelconque plaisir ? L'espérance du gain ? Une forme de perversion évoquant un coït par balle interposée ? Le monde était-il donc condamné à la mocheté perpétuelle ?

— Décidément ma vieille, se ressaisit-elle, ton moral n'est pas au mieux. Est-ce que par hasard tu

virerais sensiblerie ou sentimentalisme ?

Le visage de l'inconnu finit par se dissoudre et celui d'Halluin s'installa à sa place : front calme, cheveux flous et lèvres un rien moqueuses. Noémie ne put empêcher les battements de son cœur de s'accélérer. Elle l'avait rencontré voilà une saison et avait su tout de suite que ce nouveau flirt ne serait pas comme les précédents. Sans doute parce qu'il y avait eu entre eux, dès le début, autre chose qu'une simple attirance physique. Quoi qu'il en soit, cette simple évocation venait de rendre le ciel tout bleu et le soleil plus chaud. La rue déserte avait perdu son aspect sinistre pour revêtir un douillet manteau de calme étrange et reposant. La Seine murmurait à quelques mètres en clapotant une comptine jamais finie. Noémie se sentit beaucoup mieux. Et tant pis si des irresponsables mouraient sous les coups de feu d'individus assoiffés d'argent. Elle avait envie de vivre. Elle avait envie de crier qu'elle en avait assez de cette absurde succession de gestes imbéciles, de phrases plates et vides, de regards neutres, sous le seul prétexte de la sécurité. Assez de cette guerre larvée.

Elle secoua la tête puis souffla sur le côté pour repousser une mèche venue agacer sa joue droite. Quelques mètres plus loin, elle en vérifia machinalement la position dans la vitre d'un plan de la ville qui lui restitua un visage aux joues presque creuses superposé aux couleurs des quartiers et des rues. Elle reconnut les yeux dont la pupille smaragdine s'auréolait de paillettes gris argent, le nez droit dont l'arête pouvait faire penser au fil d'un couteau, les lèvres minces au pli sévère et triste. Elle n'était ni vraiment jolie, ni particulièrement attirante, mais c'était sans nul doute à cause de la dureté des traits et de l'austérité de la tenue. Peut-être aussi parce qu'elle ne savait pas refléter la joie qui parfois débordait de son cœur, comme si elle avait trop souffert pour en avoir perdu l'habitude et qu'un orgueil inflexible l'avait si bien caché qu'elle était désormais incapable de se départir d'un masque de froideur. Et pourtant, Noémie ne se souvenait pas. Dans sa mémoire ne subsistaient que des images douces, un peu grises peut-être. De longues heures d'ennui surtout.

Une sirène hurla quelque part la fin d'un temps de travail. C'était ainsi toutes les demi-heures, pour éviter la cohue et les encombrements. Le grondement d'une auto-mitrailleuse du service d'ordre passa dans une rue voisine. Puis des coups de sifflet retentirent. Noémie essaya d'imaginer comment c'était *avant*, avant la rupture du grand bloc européen, avant que la Seine ne représente une frontière infranchissable, à l'époque de son grand-père enfin qui, enfant, s'amusait à compter les véhicules qui traversaient le fleuve sur le Pont-Neuf. Il lui avait parlé de joies, de rires, de musiciens tout excités à l'idée d'ajouter une note dans la symphonie de la rue. Une foule perpétuelle, un concert ininterrompu, de jour comme de nuit. Mais son esprit ne parvint pas à se représenter les larges avenues en proie au délire des gens. L'habitude du vide, sans doute ; cette absence de mouvement qui aurait pu faire croire à une cité morte.

La lutte la plus efficace contre un éventuel bombardement...

Elle connaissait ces consignes par cœur. Déjà, à l'école primaire, les instituteurs vous fournissaient le livret et vous faisaient ânonner à longueur de trimestre les dix commandements de la sécurité.

Elle atteignit enfin la rue Lucie-Faure qui s'ouvrait au cœur du centre Centimneuf et poussa malgré elle un soupir de soulagement. Elle n'avait pas osé se l'avouer plus tôt mais elle avait commis une folie en longeant les quais en plein jour. Les rondes de protection s'y révélaient inefficaces et les francs-tireurs promunos s'exerçaient quelquefois à des tirs de longue portée dont les passants qui empruntaient ces voies faisaient le plus souvent les frais. Et ce n'étaient pas les nombreux traités de non-agression qui pouvaient arrêter les mercenaires. Noémie s'était même laissé dire que le danger provenait tout autant de la rive droite que de ce côté-ci de la frontière. Le moindre piéton avait toujours sur lui de quoi attiser la convoitise des nombreux rebuts de la société venus dans cette zone marginale finir une vie passée à aligner de fugaces plaisirs. Mais, presque malgré elle, elle avait tenté l'expérience. Et elle aurait beau se dire que sa motivation était d'ordre purement affectif – elle voulait absolument revoir la Seine, percevoir le roulement de l'eau, imaginer des flottilles glissant vers l'océan –, Noémie savait bien qu'au plus profond de ses pensées se trouvait tapi le désir insensé d'une aventure qui dérangerait un instant la monotone succession de journées égales, aux rencontres immuablement répétitives, aux leçons bien récapitulées, aux repas fades. Espérance vaine en tout cas puisqu'elle n'avait aperçu qu'un tireur isolé : un pauvre type, sans doute obligé lui aussi de patienter des heures et des jours avant d'inscrire un nouveau

trophée à son maigre butin.

L'ascenseur la déposa au dix-huitième étage en moins de trente secondes. Le hall s'ouvrait sur quatre appartements dont l'anonymat n'était trahi que par le numéro d'identification. Elle glissa sa clé magnétique dans la serrure du 1834 et entra.

Une voix masculine la salua : le diffuseur d'ambiance (D.A.S.E. modèle 47 amélioré 49 B) venait de se mettre en marche. Noémie se rendit d'abord à la salle de bains pour se laver les mains. En revenant dans la petite cuisine, elle remarqua la lettre dans le distributeur de courrier et retira une enveloppe allongée et administrative. Ce pouvait être la banque, l'université ou la société propriétaire de l'immeuble. Rien de passionnant en tout cas ; mais avait-elle jamais reçu la moindre missive qui présentât un semblant d'intérêt d'ordre promotionnel ou familial ? Ses rares connaissances parisiennes lui téléphonaient ou lui adressaient des messages. Quant à ses professeurs, ils ne la convoquaient pas autrement que par le canal du planning de secteur.

— Mais pourquoi suis-je donc d'une humeur aussi sombre ? ne put-elle s'empêcher de murmurer. Je suis en parfaite santé. D'ici à quatre semaines, je décrocherai sûrement le diplôme...

Elle finit par hausser les épaules, déposa la lettre sur la table – elle aurait bien le temps de l'ouvrir en dînant – et commença la préparation du repas. Un souper tout simple, comme d'habitude, puisqu'elle vivait seule.

— Tu ne peux pas monter le son ? lança-t-elle, hargneuse, à l'intention du diffuseur d'ambiance.

La musique grimpa de quelques décibels. Elle ne reconnut pas le groupe qui distillait un mélange d'aigus – rappelant l'effort d'une lame de scie sur le métal – et de percussions étouffées qui se heurtaient entre elles par des effets d'écho.

— Soporifique ! soupira-t-elle, mais sans pour autant demander au D.A.S.E. de programmer un autre concert.

Élever de nouveau la voix nécessitait un effort qu'elle n'avait pas le courage d'accomplir. Elle se sentait lasse tout à coup. Mélancolique. Pour un peu, le sommeil lui aurait paru une solution idéale si elle n'avait eu une copie à fournir pour le lendemain.

Elle se coupa deux tranches d'œufs et les jeta dans la poêle électrique, puis elle rangea le rouleau au réfrigérateur. Elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger chaque fois, sur l'exactitude de l'étiquette. Le paquet mentionnait : douze œufs. Mais il n'y avait aucun moyen de le vérifier. D'ailleurs, qu'est-ce que cela pouvait faire s'il n'en avait fallu que onze, ou dix et demi ? Tous les rouleaux avaient le même diamètre, la même longueur, le même poids. Elle laissa échapper un rire grinçant puis cessa de penser à autre chose qu'au repas. Un peu plus tard, elle mangeait sans grand appétit.

Sur l'enveloppe était écrit simplement :

Noémie Landès

Centre Cent-Immeubles-Neufs

Appartement 18.34

Parisud.

Date de la poste : *17 juin – 15 heures.*

Elle prit le couteau de table et l'ouvrit délicatement. La sonnette d'entrée retentit à cet instant. Son front se plissa. Elle n'attendait personne.

Plutôt que de déclencher l'ouverture, prise d'une soudaine appréhension, elle saisit la télécommande et alluma l'écran de contrôle. La surprise creusa des rides sur son front. Elle ouvrit. Gil pénétra presque violemment.

— Salut ! lança-t-il depuis le seuil avant de se précipiter vers le coin-repas.

Il lui claqua une bise sur la joue et s'installa sans plus de façon sur un tabouret avant de renifler le léger menu avec force grimaces et de déposer un carton à dessins sur un angle de la table.

— Pas très appétissant, tout ça ! constata-t-il en lui adressant un regard chargé de reproches.

— Lorsque je suis seule, tu sais...

— Faudra que je t'invite un de ces soirs... Mais ce n'est pas ce qui m'amène.

Il dut se rendre compte que la température de la pièce l'autorisait à quitter sa veste car il se releva et se débarrassa du vêtement en le jetant derrière lui, à même le sol. Noémie ne sourcilla pas. Gil était

d'humeur fantasque. Un poète, si ce mot avait encore un sens.

— Eh bien ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Il posa ses coudes sur la table, joignit lentement les mains comme pour se concentrer et attirer son attention sur le sérieux de son propos. Puis il fit claquer sa langue.

— Je tiens mon sujet de thèse, fit-il du ton enthousiaste de quelqu'un qui aurait enfin découvert l'Atlantide. Je vais intituler ça : *De l'influence des sketches et des chansons sur le comportement intellectuel de la population française au XX^{ème} siècle*. J'ai eu la chance de découvrir toute une discothèque et c'est ce qui m'en a donné l'idée. Un trésor ! Des vieux 78 tours à aiguille, des bandes à lecture magnétique... Un appartement entier aux étagères remplies de documents. Je me demande comment une telle réserve peut encore exister. C'est fantastique !

Noémie le regardait avec étonnement. Que la trouvaille fût extraordinaire, elle ne pouvait en douter. Ce qui la surprenait, par contre, c'était cet engouement soudain pour un ersatz de musique dont elle ne voyait pas quel intérêt on pouvait bien lui accorder.

— La collection remonte sans doute aux années dix-neuf cent vingt, poursuivit-il avec la même voix vibrante. Mil neuf cent vingt, tu te rends compte ? Il y a des monologues de Boissier, Bach, Dominus, Lamoureux, Yanne, des extraits du *Marius* de Pagnol, des chansons de Bruant, Dranem, Trénet, Bobby Lapointe, Gréco... Je ne sais plus. J'ai trop de noms en tête.

— Mais qu'espères-tu démontrer ? Ces vieilles choses n'ont plus cours et...

— Justement ! Pourquoi n'ont-elles plus cours ? Et qu'est-ce qui a tué le livre ? Et que véhiculaient ces sortes de propos ? Tu vois déjà quelles questions soulève le seul titre du travail que j'envisage.

— Il n'empêche que je ne discerne pas mieux tes intentions. On dirait que tu veux faire le procès d'une époque, mais excuse-moi, ton support fait plutôt infantile.

— Infantile ? (Gil la regarda soudain comme une représentation tridimensionnelle de la stupidité. Ses épaules s'affaissèrent. Il hocha enfin la tête et murmura :) Après tout, ça n'a aucune espèce d'importance.

Noémie se rendit compte soudain qu'elle avait commis une gaffe. Mais c'était la faute à cette espèce de découragement qui l'avait saisie au cours de la soirée. Elle avala d'un trait le verre d'eau posé devant elle puis elle lui dit, d'une voix calme et chaleureuse, sans quitter des yeux les restes du repas insipide :

— Écoute, Gil, il ne faut pas te vexer. Tu es tombé chez moi au plus mauvais moment. Je suis à cran. Je déteste me faire à manger. Et j'ai plus encore horreur qu'on me dérange lorsque je dîne même si, comme c'est le cas, je n'ai pas le moindre appétit.

Elle le regarda à nouveau et comprit qu'elle n'avait fait qu'aggraver la situation. Les traits du jeune homme s'étaient désagrégés comme s'il avait enfin pris conscience d'être entré comme un malotru. Noémie eut envie de crier. Il fallait absolument qu'elle s'explique, qu'elle lui dise que ce n'était pas du tout ce qu'il croyait. Mais comment ? Une main gigantesque étreignait sa poitrine. Des larmes irrépressibles coulèrent le long de ses joues.

— Gil ! bégaya-t-elle. Je ne... Non ! Je me trompe. Je ne fais que me tromper. Oublie tout ce que je t'ai dit, s'il te plaît. Tu as choisi un très bon sujet mais je ne suis pas en condition pour en parler de la façon qu'il faudrait. Et puis, je n'ai pas vu Halluin aujourd'hui et peut-être que...

Les yeux du garçon brillèrent de compassion. Il savait Noémie plutôt froide et calculatrice, exactement la personne susceptible de l'écouter avec attention et de corriger éventuellement ses trop virulentes impulsions. Il découvrait soudain une jeune fille en plein désarroi. Voilà ce qu'il en coûtait de s'immiscer dans la vie privée de quelqu'un sans crier gare. Il se leva, s'approcha d'elle et posa une main sur son épaule.

— Excuse-moi ! fit-il. Je suis un grossier personnage. Repose-toi à présent. Si tu veux, nous en reparlerons demain.

Elle hocha simplement la tête et le laissa partir sans quitter son siège. Elle en était parfaitement incapable. À présent, des sanglots la secouaient sans qu'elle comprenne pourquoi. Tout simplement, elle était lasse, dégoûtée de tout et d'elle-même.

Machinalement, elle tira la lettre de l'enveloppe ouverte.

L'en-tête en indiquait clairement la provenance :

HOPITAL DE LA SALPÊTRIÈRE

Il y avait dessous :

CONVOCATION

*Vous êtes priée de vous présenter
le 20 juin à 9 heures 30 au bloc 18
pour une opération de contrôle psychophysiologique.*

Suivaient quelques lignes explicatives qui ne présentaient d'autre intérêt que de lui éviter de se perdre dans le dédale du centre hospitalier qui couvrait plusieurs hectares.

La feuille trembla dans sa main. La peur venait de s'installer dans son ventre et dans ses membres sans qu'elle pût la refouler et la contrôler. Une simple phrase... et tout un édifice de tranquillité, d'assurance, de certitude en un avenir douillet s'effondrait tel un château de cartes. Son examen, les baisers d'Halluin, la thèse de Gil, les débris de sa famille quelque part dans le sud, s'effiloçaient et se consumaient à l'une des extrémités de sa mémoire comme pour ne laisser subsister qu'un monument de terreur froide sur l'écran de ses pensées : LA CONVOCATION.

Simple visite de routine. Il n'y avait aucune raison pour qu'il s'agisse d'autre chose. Ce que l'on pouvait dire n'avait pas de sens, pas de valeur réelle. D'ailleurs, comment aurait-on pu savoir ? Et qui, au fait, lui avait parlé de cette opération de conditionnement ? Noémie ne se souvenait pas. Peut-être était-ce Évangeline ? Elles se voyaient de moins en moins souvent mais son amie d'enfance ne manquait aucune occasion de la retrouver lorsqu'une opportunité se présentait ou qu'elle avait une information à lui communiquer. C'était probablement elle qui lui avait parlé de ces contrôles désormais fréquents et généralisés. Mais que se passait-il en réalité au cours de ces examens ? Il aurait fallu pouvoir interroger quelqu'un qui les avait subis or, curieusement, personne de son entourage ne s'y était encore rendu ou, du moins, ne le lui avait avoué. Et à moins de supposer un mutisme lourd de sens ou une conspiration du mensonge tout aussi inquiétante, il était vain de spéculer sur les procédés mis en œuvre à l'occasion de ces visites. La raison plaidait au contraire en faveur d'intrigues diffamatoires fomentées par les groupuscules d'opposition.

Cette dernière pensée la rassura un peu. Elle débarrassa la table, jeta la vaisselle dans le broyeur et s'installa devant l'ordinateur. La copie qu'elle devait rendre le lendemain portait sur un accident hypothétique survenu le jour même dans le tunnel de Seikan (détroit de Tsugaru, Japon) au rapide Tokyo-Sapporo. Le reporter fournissait un grand nombre de détails qu'il lui fallait exploiter le plus sobrement possible en tenant compte de l'alliance économique passée récemment avec la République nipponne. Un long travail. Probablement plus de deux heures. Car il fallait réaliser un condensé précis sans pour autant négliger l'intensité dramatique qui perçait à travers les lignes du compte rendu. « *Votre rôle ne consiste pas à dénaturer ou falsifier l'information, disait souvent le maître de conférence, mais à en atténuer ou augmenter l'impact sur la population.* » Tout dépendait, finalement, du climat politique du moment. Le citoyen avait le droit de savoir, mais il fallait ménager sa susceptibilité. « *Les malheurs de l'adversaire sont ressentis bien différemment de nos propres petits ennuis.* »

Noémie commença à dicter. Le texte s'inscrivait à toute vitesse. Plus tard, à la relecture, elle effectuerait les corrections indispensables. Pour l'instant, elle se livrait à un premier exposé technique de l'ouvrage dont la voûte avait cédé au sud de Yoshioka, probablement par suite de la formation d'une veine hydraulique trop tardivement détectée. La catastrophe avait fait près de cinq cents morts. Noémie réduisit à l'extrême les circonstances de l'accident et minimisa les difficultés d'accès sur les lieux du sinistre par le tunnel de service, s'employant surtout à vanter les mérites des équipes de secours et la qualité du matériel utilisé. L'économie du Japon pouvait faire face sans trop de difficultés aux inconvénients résultant de la neutralisation provisoire de la ligne. En moins de deux mois, grâce aux nouvelles techniques de forage et de vitrification, les trains pourraient de nouveau circuler d'une île à l'autre. Elle effectua une première sauvegarde et lança une première audition. Le résultat lui parut mieux que satisfaisant. Après quelques corrections mineures, elle enregistra son travail. Deux heures un quart

s'étaient écoulées depuis qu'elle s'y était mise.

Malgré la fatigue, elle prit un bain avant d'aller se coucher, la tête pleine de chiffres et de pseudo-cadavres. Plus tard, elle aurait à supporter de dures réalités. Et c'était sans doute cela qui faisait de son futur métier une vocation : cette aptitude à accepter ce que l'on épargnait aux autres. Elle pouvait en être fière. À sa manière, elle participait à la santé sociale au même titre que les docteurs, psychiatres, infirmiers. Mais sa médecine à elle était d'ordre préventif. Il était nécessaire aussi d'être psychologiquement bien armé pour supporter certaines vérités.

Elle se souvint de la convocation. Après tout, la visite n'avait peut-être d'autre but que le contrôle de son état mental avant l'examen qui lui accorderait son *Assermentation de Vidimus*. Dans l'ombre, ses lèvres esquissèrent un sourire. Et Noémie finit par s'endormir en songeant qu'elle verrait certainement Halluin dans la matinée ; il était près presque deux heures de la nuit.